

ÉLOGE DE JACQUES BERQUE

Quelques mots en l'honneur de Jacques Berque, qui fut pour moi et pour tant d'autres une rencontre particulièrement féconde. Si Berque a pesé dans l'orientation de mes travaux de jeunesse, avant tout j'étais sensible à ses manières d'entrer dans ce qu'on appelle d'un terme assez vague : la recherche. Parlant de sa propre démarche, il répétait volontiers un propos qui fut sans doute pour lui comme une maxime : « laisser venir à soi les problèmes ». J'ai retrouvé là une position de principe, mon penchant à la perplexité, au temps où je partais en Afrique avec pour viatique les leçons apprises essentiellement auprès des juristes de la Rome antique et du Moyen Âge. Leçons fondamentales, malgré tout étroites, qui m'avaient poussé à vagabonder à travers des savoirs disparates - l'économie, par exemple. Mais pour quoi faire ?

Prétendre à un tel commerce ne mène pas loin un débutant, à moins de rencontres décisives. Je me souviens d'une longue soirée passée avec Jacques Berque et Théodore Monod chez le médecin-ethnologue Charles Pidoux. Ce devait être en 1960. C'était l'époque du remue-ménage de la décolonisation, et de l'effervescence qu'on appelait alors les sciences humaines. Dans le petit cénacle que j'évoque, il fut question, non pas tant de politique, que de zoologie et de botanique, de la connaissance du Sahara, des langues et des musiques africaines dont se préoccupait l'Institut Français d'Afrique Noire à Dakar (IFAN) ; il fut question de la longue histoire du Maghreb depuis les Romains et les Wisigoths avant la conquête arabe. Et on parla beaucoup d'Islam. Si j'en appelle ici à cette anecdote, c'est qu'elle est significative d'une certaine ambiance intellectuelle, familière à Berque, et dont j'ai à mon tour bénéficié, talonné que j'étais par le désir de sortir des carcans.

Cet universitaire était un homme d'expérience. Une formule des auteurs médiévaux caractériserait à merveille le savoir qui fut le sien : « la science théorique est stérile, si son fruit n'est cueilli de la pratique ». S'il avait une approche « multiangulaire » (je reprends un de ses mots), si ses travaux ont exploré à une telle profondeur les sédiments entremêlés des sociétés arabes, le savant devait cette richesse non seulement à une vaste érudition de lettré et à la maîtrise des orientations théoriques de son temps, mais avant tout à une curiosité insatiable devant les phénomènes de la vie. La vie tout court, et à l'échelle de la culture, la vie institutionnelle sous ses formes les plus diverses. La pratique administrative de Jacques Berque au Maroc, assortie de la fréquentation assidue des juristes musulmans confrontés aux nouveautés introduites par le droit français, fut le premier socle d'une œuvre qui déjà débordait l'orientalisme traditionnel.

Ce sens subtil du casuiste, Berque l'a hérité de praticiens modestes qui furent ses maîtres en exégèse des textes écrits et de la coutume, pour résoudre les conflits de la vie villageoise cas après cas. Et lorsque j'eus le privilège d'écouter Berque, dans son séminaire sur les communautés rurales ou dans une leçon particulière qu'il voulut bien me donner à propos d'un problème de tapis arabes, j'avais le sentiment d'entendre, non pas un expert, mais le descendant moderne de lignées d'interprètes. Aussi bien, quand il s'agissait, hors du milieu universitaire, de solliciter son aide pour se frayer un chemin de Raison à travers les intrigues internationales, à l'Unesco et ailleurs, sur le terrain des coopérations avec le continent africain, ce penseur exigeant, sans illusions et bien informé, savait donner aux plus jeunes des conseils avisés, sur le ton du casuiste, unissant précision sur les faits, hésitation sur les

arguments et détermination du jugement. De cette disponibilité, qu'il lui soit rendu hommage, en ce lieu nantais, vieille cité mêlée à la grande histoire des relations, ambivalentes comme il se doit, entre la France, l'Europe et l'Afrique.

Je voudrais maintenant, très brièvement, évoquer ce que l'œuvre de Jacques Berque, considérée aujourd'hui, dans l'après-coup de son accomplissement, peut inspirer comme réflexion sur l'avenir du libre questionnement dans nos sociétés occidentales, menacées d'étouffement intellectuel par la techno-science-économie. La pensée de Berque prend place dans l'histoire des interprétations. Du vivant de son auteur, cette pensée fut quelque temps objet de l'attention éphémère que nous dirions aujourd'hui médiatique ; à la publication du grand livre « Les Arabes d'hier à demain », ce fut à Paris une épidémie de titres et de rubriques « d'hier à demain », et la mode passa...

Une chose importe, au-delà des apports de Jacques Berque à la connaissance de l'Islam : reconnaître ce qui soutient cette œuvre, une démarche complexe qui combinait plusieurs disciplines dans lesquelles il se reconnaissait (sociologie, histoire, islamologie...). Mais, en vérité, ses méthodes d'enquêteur et de théoricien rigoureux ne collent pas avec les labels trop stricts, avec les étiquetages hâtifs. J'en ai pris, si j'ose dire, de la graine : refuser les machines à penser. Aujourd'hui, cette position de base me paraît plus que jamais d'actualité. J'en retirerai ici deux leçons, à l'adresse des jeunes chercheurs tournés vers la tâche de comprendre le nouveau monde, que les doctrines occidentales qualifient d'un terme expéditif - un monde globalisé :

1^{ère} leçon : Nous sommes ce que nous sommes. Nous sommes les descendants de ce qui s'est dit et de ce qui s'est fait à travers une transmission qui nous échappe. Les sociétés comme les individus ont affaire à l'identité, à la généalogie des territoires et des communautés humaines qui s'y succèdent. Après la seconde guerre mondiale, les étendues géographiques colonisées par l'Europe chrétienne puis industrielle, ces étendues confrontées à la guerre froide entre les deux blocs, secouaient les tutelles imposées. Le Tiers-monde se cherchait, cherchait à se poser dans cet univers de Nations à couteaux tirés, appartenant à des blocs armés jusqu'aux dents. Dans cet univers international, les implacables rivalités économiques, militaires et politiques étaient aussi le masque d'altercations plus intimes entre les groupes humains, où l'opposition ouverte est indissociable du jeu ordinaire des identifications. Ainsi, nous assistions à la reprise, dans un style totalement renouvelé, du Théâtre immémorial où ce qui se joue, c'est la relation d'identité / altérité. Comprendre cela suppose, comme disait Berque, « un labour profond », une « analyse remontante », c'est-à-dire qui remonte le cours du temps.

Dans son abord des cultures islamiques qui traversent les continents, Berque était un penseur qui payait de sa personne. Étudier « l'aggravation du choc de l'Occident » pour les sociétés arabes (je reprends son expression), c'était pour lui, à partir de son expérience propre, tenter de comprendre ces sociétés, non pas par la méthode du oui-dire, par ces informateurs dont a tellement abusé l'ethnologie, mais sans intermédiaires, c'est-à-dire de l'intérieur. Cette attitude a produit le grand ouvrage de l'auteur dans sa maturité, un classique à relire aujourd'hui : « L'intérieur du Mahgreb ».

2^{ème} leçon : « Contre le schématisme ». Je retiens cette formule de Berque, comme un avertissement aux chercheurs. Lui, au moins, n'avait pas attendu les prêches universitaires sur l'interdiscipline pour étendre le champ de sa réflexion. Il était pour « le va-et-vient de l'exégèse », il s'intéressait autant aux œuvres littéraires, aux chants et au tapis arabes qu'aux

montages politiques, aux enquêtes villageoises ou aux travaux des théologiens d'al-Azhar. Il était contre ce qu'il appelait « les excès du culte de l'objectif » ; j'ai partagé avec lui « le refus de tout déterminisme objectiviste », car il savait ne pas disjoindre l'expression subjective et les réalités sociales. Il parlait lui-même d' « une approche herméneutique » du monde, autant dire qu'il était avant tout interprète, dans tous les sens de ce terme.

Une conséquence de cette position, c'était l'ampleur de la vision, si j'ose dire un questionnement flexible, le désir constant de partir à la découverte. Je me souviens d'une lettre où Berque me demandait si l'expansion juridique romaine portée par l'empire byzantin avait pu toucher les Arabes. Je n'en savais strictement rien. Renseignements pris, j'ai constaté que les romanistes spécialisés ne se posaient pas ce genre de question. Cette anecdote en dit long sur un certain état d'esprit : avec Berque, j'ai toujours eu le sentiment de préparatifs, le sentiment d'être en partance pour l'inattendu. L'hommage ici sera de lui offrir ce propos de Jean Giono dans « Le Hussard sur le toit » : « Il était de ces hommes qui ont vingt-cinq ans pendant cinquante ans ».

Enfin, qu'on me permette un dernier mot. Le « choc de l'Occident » qu'évoquait Jacques Berque pour les Arabes est une formule qui, de nos jours, prend tout son relief, en raison précisément de l'inattendu. Ce choc maintenant est en train de faire retour sur la civilisation euro-américaine, confrontée désormais au déclin de sa domination planétaire. Si (pour reprendre encore un mot de Berque) « notre rôle est de comprendre », le retournement qui s'esquisse attend autre chose que des ritournelles objectivistes, il exige « un labour profond », la conscience des temps qui s'annoncent. Chacun ici le sait, c'est l'ambition d'Alain Supiot, l'audacieux fondateur de cet Institut pionnier. Et c'est l'honneur de la Ville de Nantes d'avoir inscrit le nom tutélaire du grand orientaliste pour ouvrir la voie qui mène en ce lieu.

Pierre Legendre